63e ANNEE NOVEMBRE 1920

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

Directeur : Jean MEYER

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT

Les apparitions immatérielles de vivants

Les apparitions de morts constituent l'une des bases essentielles des témoignages de survivance. Leur étude doit être logiquement précédée par celle des doubles de vivants, comme nous l'avons fait dans notre dernier article. Les doubles que nous avons passés en revue étaient inconsciemment et involontairement formés ; mais nous avons laissé entendre que la volonté humaine peut en créer. C'est là un fait important au point de vue de nos connaissances psychiques générales. Nous nous proposons d'examiner aujourd'hui ces apparitions expérimentales produites par la volonté.

Les lecteurs de *La Mort et son Mystère* ont pu remarquer (à la p. 152) l'exemple si curieux de Mme Russell, femme de l'inspecteur de l'Instruction publique à Bombay, désirant apparaître à une de ses sœurs, en Allemagne (elle habitait alors l'Écosse) et lui apparaissant, en effet, à la stupéfaction de celle-ci. Déjà aussi les lecteurs d'*Uranie* ont pu remarquer (p. 219) l'apparition expérimentale volontaire du pasteur Godfrey

à une dame de ses amies. Nous allons avoir sous les yeux d'autres exemples non moins exactement constatés que ceux que nous connaissons déjà.

Parmi les expériences de dédoublement dont j'ai connu personnellement les auteurs, je signalerai celles de Mlle Alma Hœmmerlé, fille de mon amie Mme Agathe Hœmmerlé, la traductrice des ouvrages de Charles du Prel. Elle était alors âgée de dix-huit ans, et c'est elle-même qui a rédigé la relation que voici :

I. — « Ma première expérience a eu lieu à Kherson (Russie méridionale) où mon frère terminait ses études au gymnase. Ses amis de classe fréquentaient notre maison, et comme ma mère s'occupait de questions psychiques qui nous intéressaient tous, nous résolûmes, un soir, de faire une expérience.

» En conséquence, nous fixâmes l'heure à laquelle deux de ces jeunes gens, M. Stankewitch et M. Serboff, tâcheraient d'envoyer le lendemain leur double vers nous : l'un à 11 heures du soir, l'autre à 11 heures et demie. Nous réglâmes nos montres et il fut convenu que M. Stankewitch irait trouver mon frère dans sa chambre à coucher, tandis que M. Serboff se montrerait au salon.

» Le lendemain soir, ma sœur Irma s'assit dans la salle à manger d'où elle pouvait voir la porte ouverte donnant dans le salon. Mon frère, comme il était convenu, resta dans sa chambre et s'étendit sur son lit pour pouvoir mieux concentrer son attention sur le phénomène qu'il attendait. La chambre à coucher était attenante à la salle à manger.

» Après avoir été un moment auprès de ma sœur, j'entrai dans la chambre de mon frère et, m'accoudant sur la rampe au pied de son lit, je lui demandai quelle heure il était. Il tira sa montre et me dit qu'il était juste 11 heures. La lampe de suspension brûlant dans la salle à manger donnait assez de clarté dans la chambre à coucher pour pouvoir distinguer les objets. Au même instant, je sentis quelque chose qui me poussait l'épaule et je vis à côté de moi la forme très distincte de M. Stankewitch ; je pouvais distinguer son uniforme foncé avec les boutons en métal blanc. En même temps mon frère me dit : « Le voilà auprès de toi ». — « L'as-tu vu? », ajouta-t-il presque aussitôt ; car, après la première question l'apparition avait disparu.

» Ma sœur, nous entendant parler, s'approcha de nous en disant qu'elle venait de voir M. Stankewitch entrer par la porte du salon, passer auprès de la table dans la salle à manger et puis disparaître à ses yeux. Elle l'avait vu aussi en uniforme et avait pu distinguer les boutons en métal blanc.

» Immédiatement après, nous entrâmes tous les trois au salon, qui était éclairé par la lampe de la salle à manger, pour attendre l'apparition de M. Serboff. Il ne vint que vers minuit. Cette apparition nous sembla

plus pâle que la précédente et moins distincte. Il entra par l'antichambre au salon où il s'arrêta un moment près de la porte, s'avançant tantôt à droite vers un des corps de bibliothèque, tantôt à gauche vers l'autre ; puis il disparut subitement. Nous gardâmes encore le silence quelque temps, croyant qu'il réapparaîtrait, mais ce fut en vain.

» Mon frère inscrivit alors en détail sur deux feuilles le résultat des expériences, les mit sous enveloppes et les cacheta. Le lendemain, au gymnase, il demanda à ses deux amis s'ils n'avaient pas oublié leur promesse. Ils racontèrent aussitôt, devant leurs camarades, tous les détails qui correspondaient exactement à tout ce que mon frère avait inscrit. Alors il leur remit les enveloppes cachetées qui furent ouvertes et dont le contenu fut lu à haute voix devant toute la classe. En ce qui le concernait, M. Serboff dit qu'au moment d'entrer au salon, il était indécis relativement à l'armoire dont il voulait s'approcher, car il avait eu l'intention d'ouvrir la bibliothèque et d'y prendre un livre ; mais il perdit la force de concentration et revint à lui. Se sentant trop fatigué, il ne put recommencer l'expérience ».

Cette expérience est fort intéressante et l'eut été davantage encore si les observateurs n'avaient pas été avertis de l'essai qui allait être tenté, et avaient été seulement invités à prêter attention aux phénomènes qui pourraient se produire dans la soirée.

La suivante offre précisément ce caractère d'imprévu qui rehausse sa valeur :

II. — « Ma sœur Irma alla passer quelques jours à la campagne, auprès d'une de nos amies, pendant que je restais avec mes parents. C'était la première fois que je me séparais de ma sœur jumelle ; et, comme son absence m'était très pénible, je résolus d'aller voir ce qu'elle faisait.

» Il était 11 heures du soir, et j'étais couchée. Bientôt, je me vis dans la chambre qu'elle partageait avec notre amie, et j'aperçus ma sœur couchée dans son lit, un livre à la main et lisant à la lueur d'une lampe munie d'un abat-jour vert. Elle sentit ma présence, releva les yeux et m'aperçut debout près du poêle. Lorsque je vis qu'elle me regardait, je tâchai de me cacher derrière le poêle, dans la crainte qu'elle ne s'effrayât de l'apparition, n'étant pas sûre qu'elle me reconnaîtrait.

» Le lendemain, je lui écrivis les détails que je viens de relater et je reçus une lettre, datée du même jour, me disant qu'elle m'avait vue la veille, à 11 heures du soir, auprès du poêle.

» Ma sœur et moi nous avons renouvelé plusieurs fois cette expérience ; mais elle ne réussit pas toujours. »

III. — « Un soir, me trouvant dans la famille Spechnieff, où il y a quatre sœurs qui sont mes amies, l'aînée, Anna, dit, d'un air soucieux, que son frère (qui était officier et qui devait partir le lendemain pour

Vladivostok) venait d'être pris subitement d'un fort accès de fièvre. Voyant mes amies si inquiètes, je résolus, en rentrant chez moi, de tâcher de guérir le malade par suggestion mentale.

» Je me vis alors transportée dans la chambre du malade ; je le fixai en employant toute ma volonté, lui suggérant mentalement une guérison complète. Quand, le lendemain, j'allai visiter mes amies pour leur demander des nouvelles de leur frère, Anna me dit qu'il était parti bien portant et qu'il lui avait dit, le matin même, qu'il avait eu pendant la nuit une apparition : il m'avait vue au fond de la chambre ; il avait ressenti par ma présence une influence calmante et au même instant la fièvre l'avait quitté ».

IV. — « Un de mes cousins, qui s'intéressait beaucoup à la psychologie, a fait de nombreuses expériences de dédoublement.

» Nous passions quelques jours à la campagne chez ma tante. Un soir voulant savoir si elle s'apercevait de ma présence, je résolus d'aller la voir sans l'avertir d'avance.

» Nous habitions l'aile droite, au fond de la cour. Sa chambre était située au rez-de-chaussée et je voulais entrer par la fenêtre qui donnait dans la cour. J'essayai d'abord d'ouvrir le volet, ce qui ne me réussit pas ; je résolus alors d'entrer par un simple acte de ma volonté. Le bruit que j'avais fait en essayant d'ouvrir le volet réveilla ma cousine qui sauta du lit pour aller voir ce que cela pouvait être. Elle me vit devant elle et, se doutant de mon intention, se tranquillisa. Le lendemain, elle me fit part de son étonnement d'avoir pu constater que le corps astral avait la faculté de mouvoir les objets ».

ALMA HŒMMERLÉ.

Mon ami de Rochas ayant magnétisé Mlle Hœmmerlé, lors d'un voyage à Paris, supposa que l'expérience pourrait peut-être réussir entre la Suède (où se trouvait alors le sujet) et la France ; mais il ne vit rien au jour et à l'heure convenus.

Les magnétiseurs, le baron DUPOTET, entr'autres, signalent toutefois un grand nombre d'expériences de ce genre qui ont réussi.

Le docteur CHARPIGNON cite le fait suivant dans son ouvrage *Physiologie, Médecine et Métaphysique du magnétisme :*

« Une fois, une de nos somnambules (d'Orléans) désira, dans un de ses somnambulismes, aller voir sa sœur qui était à Blois. Elle connaissait la route et la suivit mentalement.

« — Tiens, s'écria-t-elle, où va donc M. Jouanneau?

« — Où êtes-vous donc?

« — Je suis à Meung, vers les Mauves, et je rencontre M. Jouanneau tout endimanché, qui va sans doute dîner à quelque château.

« Puis elle continua son voyage.

« Or la personne qui s'était offerte spontanément à la vue de la som-

nambule était un habitant de Meung, connu de plusieurs personnes présentes, et on lui écrivit immédiatement pour savoir de lui s'il était vraiment en promenade dans l'endroit désigné à l'heure indiquée.

« La réponse confirma minutieusement ce qu'avait dit Mlle Céline.

« Que de réflexions ! que d'études psychologiques dans un fait si fortuitement produit! La vision de cette somnambule n'avait pas *bondi*, comme cela s'observe si souvent, à l'endroit désiré ; elle avait *parcouru toute la distance* d'Orléans à Blois et avait vu, dans ce rapide voyage, ce qui pouvait attirer son attention. »

Pour en revenir aux expériences de Mlles Hœmmerlé, que je connais personnellement, ainsi que leur mère, et dont la sincérité ne peut faire aucun doute, je citerai une lettre déjà ancienne (avril 1899).

« Mes filles, m'écrivait Mme Hœmmerlé, étaient à Odessa chez nos cousins. Un jour, leur cousine leur annonça que le docteur Morville, le médecin et l'ami de mes parents, et leur compatriote (danois) venait de mourir et que l'enterrement aurait lieu le lendemain. Elles n'étaient pas allées le voir depuis leur arrivée, ce qui leur fit de la peine, car elles l'aimaient bien, l'ayant vu si dévoué auprès de leur grand'mère durant sa dernière maladie. Elles regrettaient de ne pouvoir assister à l'enterrement parce qu'elles avaient accepté une invitation pour un grand dîner de fiançailles chez une de leurs amies. La nuit suivante, Alma se réveille et voit devant son lit le docteur Morville en uniforme (il était médecin militaire) tel qu'elle se rappelait l'avoir vu chez sa grand'mère. Il la regardait d'un air doux et aimable, et lui dit en danois : « N'est-ce pas que vous viendrez (demain) à mon enterrement? » Sur quoi elle répondit sans frayeur ni sans éprouver le moindre malaise : « Certainement ». Alors, il lui fit en souriant un signe d'adieu de la main et disparut. Lorsqu'il fut parti, elle voulut s'assurer qu'elle était bien éveillée et regarda la fenêtre, où elle vit, par la fente, le clair de lune percer. Irma s'étant réveillée, lui demanda si elle ne dormait pas, et sur sa réponse négative, lui dit : « Tu sais, je crois que nous devrions quand même aller à l'enterrement du docteur Morville demain, il a été si bon pour grand'maman ». Alma alors lui raconta sa vision. Sa sœur lui déclara qu'elle n'avait rien vu, mais qu'elle avait eu la sensation de sa présence. Elles allèrent, naturellement, à l'enterrement, et en entrant dans la chambre mortuaire Alma vit le défunt habillé exactement de l'uniforme qu'elle lui avait vu en cette apparition, avec la même expression douce et calme sur ses traits. »

On peut, sans doute, toujours penser à des hallucinations possibles. Mais cette hypothèse est des plus improbables ici, étant donné que les deux sœurs jumelles sont connues et appréciées pour leurs facultés sensitives spéciales.

Nous avons parlé, tout à l'heure, des expériences du colonel de Rochas. L'espace nous manque ici pour en exposer même une partie, et je ne puis

que renvoyer le lecteur curieux de les connaître aux ouvrages spéciaux de cet ingénieux expérimentateur et de ses émules (1). Que l'être humain ait un double fluidique qui puisse, en certaines conditions, devenir apparent et tangible, c'est ce dont on ne peut plus douter. En dehors du corps, matériel grossier, l'homme possède un autre corps, invisible, pouvant se détacher du premier, possédant des forces qui lui sont propres, qu'il peut augmenter en empruntant des éléments divers. C'est le double, le *Ka* représenté dans les hypogées d'Egypte, le périsprit, corps spirituel de saint Paul, corps astral des théosophes. Ce double paraît n'être pas nécessairement une image du corps visible : dans les expériences de Crookes, le fantôme Katie King différait sensiblement du médium Florence Cook, par sa taille, par sa chevelure, par les battements de son cœur (2), et dans mes expériences avec Eusapia Paladino, le prétendu John King était un homme, dont j'ai, un jour, distingué la silhouette (3). On parle aussi d'un « corps éthérique » qui ne serait pas le corps astral. Tout cela est à étudier, à discuter, à analyser, par l'observation et par l'expérience.

Les faits sont nombreux et variés. En voici encore quelques-uns.

L'expérience suivante est particulièrement digne d'attention en ce sens qu'elle a été certifiée par plusieurs témoins (4).

Un dimanche soir de novembre 1881, écrit le narrateur, je venais le lire un ouvrage où l'on mettait en évidence la puissance de la volonté. Je pris soudain la ferme résolution de faire tous mes efforts pour apparaître moi-même au second étage d'une maison située 22, Hogarth Road, Kensington. Dans une chambre où couchaient deux personnes de ma connaissance, Mlles Vérity, âgées de vingt-cinq et onze ans. Je demeurais à ce moment 22, Kildare Gardens, à une distance de 50 kilomètres, et je n'avais pas parlé de l'expérience que j'allais tenter à aucune de ces deux personnes, par la simple raison que l'idée ne m'en vint que ce dimanche soir en allant me coucher. Je projetai ma volonté à une heure du matin, très décidé à manifester ma présence.

Le jeudi suivant, j'allai voir ces dames, et au cours de notre conversation (et sans que j'eusse fait aucune allusion à ce que j'avais essayé) l'aînée me raconta que le dimanche précédent, dans la nuit, elle m'avait aperçu debout près de son lit et en avait été très effrayée, que l'apparition s'étant avancée vers elle, elle avait crié et éveillé sa petit sœur qui m'avait vu aussi.

Je lui demandai si elle était bien réveillée à ce moment, elle m'affirma

(1) A. DE ROCHAS : *L'Extériorisation de la Sensibilité*, Paris, 1908 ; H. DURVILLE, *Le Fantôme des vivants*, Paris, 1909 ; GEORGES DE DUBOR, *Les Mystères de l'Hypnose*, Paris, 1920. — Voir aussi G. DELANNE, *Les Apparitions matérialisées des vivants et des morts*, Paris, 1909 ; LEADBEATER, *L'autre côté de la Mort*, Paris, 1910 ; A. PRIMOT, *La Psychologie d'une conversion*, Paris, 1914.

(2) *Les Forces naturelles inconnues*, p. 460.

(3) *Les Forces naturelles inconnues*, p. 101.

(4) *Phantasms of the Living*, tome I, p. 104. *Hallucinations télépathiques*, p. 38.

très nettement qu'elle l'était. — « A quelle heure, ajoutai-je? — « Vers une heure du matin ».

Sur ma demande, cette demoiselle écrivit son récit de l'événement et signa.

C'était la première fois que j'essayais une expérience de ce genre et son plein et entier succès me frappa beaucoup.

Ce n'est pas seulement ma volonté que j'avais fortement tendue, car j'avais conscience aussi d'une influence mystérieuse qui circulait dans tout mon être et j'avais l'impression d'exercer une force que je n'avais pas encore connue jusque là.

Mlle Vérity a raconté l'événement dans les termes suivants :

« Je vis distinctement M. B ... dans ma chambre vers une heure du matin. J'étais entièrement éveillée et très éveillée ; mes cris réveillèrent ma sœur, qui vit aussi l'apparition. Trois jours après, j'eus l'occasion de raconter à notre ami ce qui m'était arrivé. Je ne me remis qu'au bout de quelque temps de l'émotion que j'en avais éprouvée et j'en garde un souvenir si vif qu'il ne peut s'effacer de ma mémoire ».

L. S. Vérity ».

La jeune sœur écrivit à son tour :

« Je me rappelle de l'événement que raconte ma sœur. Son récit est tout à fait exact. J'ai vu l'apparition qu'elle voyait au même moment et dans les mêmes circonstances. »

« E. E. Vérity ».

Une troisième personne encore, Mlle A. S. Vérity a donné de son côté une confirmation analogue. Ses deux sœurs lui avaient annoncé qu'elles avaient vu leur ami, en tenue de soirée.

Ces quatre témoignages différents ne permettent pas de révoquer en doute cette expérience. Une enquête spéciale de la Société anglaise de recherches psychiques, en a, d'autre part, démontré la parfaite authenticité.

Voici un autre cas du même ordre.

Le baron von Schrenck, de Munich, a signé la déclaration suivante :

Dans l'hiver de 1886-87 (je pense que c'était au mois de février), tandis que je suivais Barenstrasse, un soir, à onze heures et demie, il m'arriva d'essayer d'influencer à distance par la concentration mentale. Comme j'avais eu depuis quelque temps l'honneur d'être présenté à la famille de M. X...., et qu'ainsi j'avais eu l'occasion d'apprendre que sa fille était sensible aux influences psychiques, je résolus d'essayer de l'influencer, d'autant plus que la famille habitait au coin de la Barenstrasse et de la Carlstrasse.

Les fenêtres de la demeure étaient sombres quand je passai, d'où je conclus que ces dames étaient déjà au lit. Je m'arrêtai donc et me mis du côté du mur des maisons opposées et, pendant au moins cinq minutes,

je concentrai fermement mes pensées sur l'ordre suivant : « Mlle X.... s'éveillera et pensera à moi ». Ensuite je rentrai chez moi.

Le jour suivant, quand je rencontrai l'amie de Mlle X.... au patinage, j'appris d'elle ce qui était arrivé. Pour moi le succès de cette expérience était une preuve que, dans certaines conditions, une personne peut en influencer une autre à distance.

La personne influencée a écrit de son côté :

« Le baron von Schrenck revenait chez lui une nuit vers 11 heures et demie ; il s'était tenu pendant quelque temps sous la fenêtre de ma chambre à coucher qui donne sur la rue. A cette même heure, j'étais dans ma chambre, reposant les yeux fermés, à moitié endormie. Il me sembla que la partie de la chambre où se trouvait mon lit devenait subitement lumineuse, et j'ouvris les yeux. Alors, au même instant, je vis M. Schrenck. Il passa rapidement, comme un éclair.

« Le jour suivant, je racontai le fait à mon amie, Mlle Prieger ; elle alla patiner le même jour et rencontra le baron sur la glace. Ils avaient à peine causé cinq minutes qu'il lui demanda si je n'avais rien vu la nuit précédente. Mlle Prieger lui répéta ce que je lui avais dit. Sur quoi le baron lui apprit qu'il s'était arrêté sous ma fenêtre essayant fermement de m'imposer sa présence ».

Dans une lettre postérieure, la narratrice ajoute que les jalousies de sa chambre étaient baissées, et qu'elle n'a jamais éprouvé aucune hallucination de quelque genre que ce soit.

M. de Schrenck est trop connu des psychistes pour que nous doutions de lui. Mais que de témoignages divers nous possédons !

Ceux qui viennent de passer sous nos yeux suffisent pour nos lecteurs depuis longtemps initiés à ces études. Nous nous proposons de poursuivre ici ces investigations si importantes en continuant de suivre une méthode rigoureusement scientifique.

CAMILLE FLAMMARION.

Coup d'œil sur les temps présents

III

A toutes les époques de l'histoire du monde, la jeunesse ayant reçu de grands dons a toujours eu l'obligation de remplir de grands devoirs. A l'heure où nous sommes, ses responsabilités augmentent en proportion même de la gravité des circonstances.

Pour relever un édifice qui s'écroule sous le poids des siècles, il faut le reprendre en sous-œuvre, c'est-à-dire par la base. Il en va de même des sociétés quand elles périssent, c'est par la base qu'il faut les ressaisir ;

or, la base vivante de l'humanité, c'est la jeunesse, c'est-à-dire l'humanité future, les hommes de demain.

Mais il y a deux sortes de jeunesse ; il y a une jeunesse frivole, insensée, démente, qui regarde ses dons comme une force inutile qu'il lui est permis de gaspiller de toutes manières et de dépenser le plus vite possible, tel un prodigue qui dépense l'héritage d'un avare. Sa maxime est celle-ci : « Il faut que jeunesse se passe. » Elle se passe, en effet, comme passent les roses, comme passent les flots, comme passent les heures, et il n'en reste rien.

De cette jeunesse-là nous nous désintéressons, car ce n'est pas elle qui travaillera aux grands relèvements du pays et de l'humanité.

Mais il y a une autre jeunesse, celle dont la maxime est précisément le contraire de l'autre, car ces jeunes hommes-là conservent, jusque bien avant dans l'âge mûr et même dans la vieillesse, la poésie et la fraîcheur d'âme de leurs premiers matins. Ce sont eux qui sauveront l'avenir, ayant gardé les grands enthousiasmes, le feu sacré, l'ardeur de la pensée, la religion fière et radieuse de l'idéal ; ils sont faits pour les grandes amours et préparés aux nobles et glorieux sacrifices. Quant aux autres, on a beau multiplier les appels généreux et dire avec le poète :

« Donnez-moi vos vingt ans si vous n'en faites rien ! »

Ils vous répondent par un sourire de scepticisme et d'ironie. Mais aux premiers vous pouvez demander de s'enrôler sous les drapeaux sublimes qui vont tout droit à la bataille ; ils vous répondront : « Nous voici ! »

La jeunesse est bien belle, mais celle-ci a de la grandeur, soit une beauté de plus !

Précisons le rôle qu'elle aura à remplir et les conditions dans lesquelles elle devra commencer son noble labeur.

La jeunesse d'élite à laquelle je m'adresse est digne de porter un nom qu'elle saura glorifier et immortaliser un jour : ce nom, c'est celui de *jeunesse idéaliste !*

La jeunesse moderne n'a pas été jusqu'ici libre de son choix dans le sens intellectuel.

Élevée à deux noviciats également respectables sans doute, mais insuffisants dans leurs résultats : l'Université et l'Église, la jeunesse contemporaine porte l'empreinte presque indélébile de ces deux modes d'éducation. C'est là, surtout en ce qui concerne l'Église, une forme de compression qui arrête l'essor des intelligences et entrave le libre épanouissement du génie dans son originalité native.

L'Université et l'Église ont produit d'éminents professionnels, des esprits cultivés selon une certaine méthode et en vue d'un but officiel à atteindre, mais rarement des hommes de caractère libre, sachant donner un sens réel aux choses, en un mot, des créateurs. Car tel est

le vrai but de la vie, le grand idéal intellectuel de l'homme : créer ! Tout homme qui prend conscience de son humanité libre et pure et qui, en même temps s'inspire, de principes élevés, crée son idéal intellectuel et moral et recouvre son sens divin.

J'estime que la jeunesse d'élite, qui est appelée à relever l'avenir, ne pourra réaliser les grandes œuvres nécessaires au salut de l'humanité future que dans la proportion où elle sera affranchie des vieux préjugés dogmatiques, des routines séculaires, et pratiquera le désintéressement absolu de ses actes dans la libre et forte expansion de sa personnalité.

Cette jeunesse laborieuse, sous une direction sage et éclairée, réalisera de grandes choses et atteindra le but suprême de la vie : elle créera un monde nouveau. Telle est la première condition des grandes conquêtes de l'avenir : la liberté de l'intelligence dans la recherche du vrai, la liberté de la conscience dans la pratique du bien.

C'est toute une humanité à refaire, c'est la plus profonde, la plus vaste de toutes les réformes à entreprendre. Elle s'accomplira, parce qu'elle s'impose et que l'insuffisance des méthodes d'éducation moderne se révèle au milieu du désarroi moral dont nous sommes les témoins attristés.

*
* *

L'Université de France, par ses traditions glorieuses, s'est toujours montrée plus ouverte que l'Église aux souffles du progrès. Aujourd'hui, une grande tâche lui incombe, celle de rénover son enseignement, et, en le rendant franchement spiritualiste, de l'adapter aux besoins de notre temps, à l'évolution de l'esprit humain.

Dans ce but, elle devra modifier ses programmes et s'inspirer d'un déal plus élevé.

Il faut bien reconnaître cependant que l'influence du matérialisme et du positivisme est encore prépondérante dans son sein, et bien des chaires sont occupées par leurs partisans. Mais voici que des signes précurseurs d'un mouvement d'opinion contraire apparaissent. Des voix autorisées se sont fait entendre au Collège de France en faveur de la science psychique. En présence des témoignages et des preuves qui affluent de tous les points du monde au sujet de la survivance, la neutralité n'est plus possible, et l'Université a le devoir de se prononcer sur ce grave problème, car, l'homme exige qu'on ne le laisse plus dans l'incertitude de ses destinées. Trop de conséquences morales et sociales se rattachent à cette question brûlante, pour que le scepticisme dédaigneux que l'on affecte en haut lieu au sujet des découvertes psychologiques soit encore de mise.

La jeunesse universitaire doit appuyer de ses sympathies les interprètes de la science naissante, les porte-paroles de ce spiritualisme laïque qui est aussi éloigné du spiritualisme de l'Église que du matéria-

lisme de certaines écoles. Elle devra soutenir tous ceux qui s'efforcent de faire pénétrer dans ce grand et magnifique « corps de l'Université de France un peu de sang et d'esprit nouveaux.

Déjà un courant semblable s'est formé au sein des universités étrangères. En Amérique, l'impulsion créée par William James, Hyslop et leurs émules ; celle de Crookes, Myers, Lodge, etc., en Angleterre, ont orienté la pensée universitaire vers de plus larges horizons. Les rapports étroits que nous venons d'établir avec les grandes institutions d'outre-mer faciliteront, dans notre pays, cette rénovation de l'enseignement officiel, qui s'attachera à élucider tous les grands problèmes de la vie et de la mort et à mieux préparer l'homme pour les luttes et les tâches de l'existence.

Alors, la jeunesse actuelle qui veut construire, nous dit-on, trouvera là un terrain favorable à l'éclosion des idées qui lui sont chères. La philosophie doit se renouveler d'une part, et, de l'autre, l'école primaire devra inculquer aux enfants du peuple les notions d une morale qui ne soit pas dépourvue de sanction.

L'enseignement de cette morale ne peut être réservé seulement aux familles, car beaucoup sont dans l'impossibilité de le donner. C'est donc à l'État qu'incombent l'obligation et la responsabilité d'en prendre l'initiative, et par là, de reconstituer le lien moral et social qui faisait l'unité du pays sous l'ancien régime et qui s'est relâché, à la suite des siècles, par le fait de l'évolution réalisée. Ce lien, l'État républicain doit s'appliquer à le rétablir, non plus par la contrainte et l'asservissement au dogme, mais par une éducation nationale reposant sur une base scientifique et inspirée par des principes librement acceptés.

La tâche est facile, car l'école réunit les moyens de former au début de sa vie, l'âme de l'enfant. L'éducation de la conscience et du caractère est devenue une nécessité impérieuse, et pour la poursuivre, il faut employer les mêmes procédés que ceux qui s'appliquent à la formation des intelligences.

Il s'agit de créer une France aussi bien armée pour la défense morale que pour la défense matérielle. Pour cela, il faut des consciences fortement trempées, prêtes à affronter et à surmonter toutes les difficultés. Le salut national est à ce prix.

La culture de la conscience développe l'initiative, stimule l'effort ; elle soumet l'esprit aux règles de la discipline et à la notion du devoir. Aucun progrès n'est possible, ni durable, dans aucun domaine, s'il n'a pour corollaire l'élévation de la valeur morale individuelle.

Après l'école, l'État devra aider à la formation de centres ou foyers laïques de rayonnement, ayant pour objet de conserver intactes, dans les esprits et dans les cœurs, les richesses lentement acquises, afin de maintenir à la France le prestige que lui confère son titre d'initiatrice.

Pour cela, l'enseignement de l'État devra tenir compte des faits psychiques et des révélations qui se manifestent en tous lieux et dont la coordination formera la plus vaste synthèse de l'esprit humain.

(A suivre.) Léon DENIS.

Choses vues

II

Le phénomène du cimetière et l'apport.

Le 2 mai 1919, l'esprit Jean, qui se prétendait chargé pour quelque temps de nous prouver la réalité du monde invisible, dit par l'écriture automatique, ces paroles énigmatiques : « Rappelez-vous : *L'Esprit souffle où il veut* ».

Le lendemain, le médium entendit dans l'oreille ces mots : « Une autre fois, preuve, preuve pour M. B..... »

Deux jours après, le 5, en séance, il s'endort, ce qui lui arrive rarement, et parle. Je suis invité par Jean à me rendre au cimetière, le 6, à huit heures du matin, à une tombe qu'il désigne.

Dans la nuit du 5 au 6, le médium rêve qu'il est au cimetière, qu'il ramasse un morceau de bois sur cette tombe et qu'il lui est ordonné de me le remettre. A son réveil, il éprouve une grande agitation, raconte son rêve à ses parents et se sent poussé à écrire : « Vous avez vu et vous n'avez pas rêvé ; vous trouverez bien en effet un morceau de bois marqué d'une croix à l'endroit. Je ne veux plus rien dire ». Le médium ignore les paroles qu'il a prononcées, la veille, étant endormi. Le père et la mère ne l'en ont pas informé, fortement intrigués comme tous les membres du groupe et curieux de savoir ce qui va se produire. Le père, d'un air dégagé, propose à sa fille de la porter en voiture au cimetière assez éloigné.

A l'heure indiquée, j'étais sur les lieux, accompagné d'une personne de ma famille. Le médium se fait un peu attendre. Nous allons et venons dans l'allée silencieuse, lorsque nous voyons, au bout de quelques minutes, en nous retournant, le médium debout devant la tombe, dans l'attitude du recueillement. Il est tout étonné de nous apercevoir. Nous échangeons plusieurs mots et, à la place vue en rêve, près de la pierre tumulaire, il prend, sous une légère couche de feuilles sèches, un petit morceau de bois, éclaté, marqué d'une croix, ayant sur ses deux faces la trace d'un clou qui l'a traversé, certainement un débris de bière. Je le prends et nous sortons, mon compagnon et moi, du cimetière par l'une des deux portes, tandis que le médium s'en va, à

l'extrémité opposée, vers l'autre où son père l'attend. Il manifeste à celui-ci son étonnement d'avoir fait notre rencontre.

A cinq heures après midi, nous étions en séance. Le médium écrit inconsciemment ces vers :

Un jour, votre ami Jean sur terre
Rencontra un morceau de bois
Et l'emporta en grand mystère,
Qu'allait-il faire de ce bois?
Car le bois sert à bien des choses :
Il fait un cercueil, un berceau,
Un tuteur pour le lys, la rose,
Un nid pour les petits oiseaux.
Il fait d'autres choses encore.
Votre ami Jean cherchait toujours.
De ce bois qu'allait-il éclore?
Une fleur? un nid plein d'amour?
Ou bien allait-il lui permettre
De recéler un pli sacré
Et de servir de boîte aux lettres?
C'est ce qu'en cherchant vous saurez.

JEAN?

Avec Jean, il ne faut pas trop s'arrêter aux détails de la versification. Il a la manie de rimer et, comme les auteurs qui disposent d'une extrême facilité, il n'a pas la forme lapidaire, le fini de l'expression ; il se contente trop aisément de l'à-peu-près et, quand la rime riche n'arrive pas à point, il s'en tient à la simple assonnance avec un sans façon parfois excessif. N'insistons pas davantage, allons à l'essentiel. Boîte aux lettres ! Ces mots éveillent notre attention. Il y avait en effet une légère fente que l'on remarquait à peine, parce qu elle se confondait avec les irrégularités de sa cassure. Nous essayons d'écarter avec un poinçon les lèvres de la fente : vains efforts, car ce bois est si dur qu'il faudrait, pour scruter l'intérieur, le briser. On a l'idée de fouiller délicatement avec une épingle, et, quelle n'est pas notre surprise ! on en fait sortir un tout petit morceau de papier mince, plié en quatre, transparent, net et propre comme si personne ne l'avait manié pour l'insérer et portant, en caractères minuscules, difficilement lisibles, tracés avec une pointe sèche, ces mots : *Spiritus flat ubi vult. Jean.* Nous nous rappelons alors la communication du 2 : *L'esprit souffle où il veut* qui est la traduction de cette citation latine. Le médium entend ces mots : « J'ai même marqué les pleins et les déliés », ce qui ressort à l'observation. C'est fait avec une précision étonnante. Nous essayons d'introduire ce papier dans la fente ; il est arrêté par des rugosités qui rendent absolument

impossible l'insertion. Comment celle-ci avait-elle été pratiquée? Mystère !

Je n'avais aucune raison de suspecter l'authenticité de ce phénomène. Cependant j'exprimai le désir qu'il nous en fût accordé un autre lui servant de preuve. « La preuve, nous dit aussitôt Jean par l'écriture automatique, vous l'obtiendrez sans le médium, hors de chez lui. »

Nous l'avons attendue pendant près de six mois. J'étais impatient, sans manquer toutefois de confiance, car Jean nous avait procuré tant de surprises qu'il me paraissait capable d'en préparer d'autres. Au risque d'être importun, je revenais souvent, dans nos séances hebdomadaires, à ma question : Aurons-nous la preuve? Le 30 juin, il répondit : « Je tiendrai ce que j'ai promis ; je vous demande seulement d'attendre très sagement et très patiemment que j'aie surmonté toutes les difficultés qui se dressent devant moi pour arriver ; j'espère néanmoins pouvoir vous la donner avant longtemps. » La preuve promise, dis-je le 17 juillet, quand l'aurons-nous? « Je ne demande pas mieux, répondit Jean, et ce n'est pas le tout de vouloir, il s'agit de pouvoir ; je vous dis simplement que j'y travaille. — Que sera cette preuve? ajoutai-je. — Un apport. Vous serez prévenus du jour par le médium ; mais ce n'est pas devant lui que vous aurez la preuve que je vous destine. » Sept jours après, en réponse à ma question toujours la même : « Pas avant deux mois, car je ne peux pas ; je me désole de votre impatience. » Le 18 septembre : « La santé du médium ne le permet pas encore. — Mais l'aurons-nous sûrement? — OUI » en lettres majuscules qui prenaient toute la page, suscitant l'idée d'une personne agacée et pourtant bienveillante qui, sur un ton prolongé et moqueur, vous fait en même temps un reproche et une gracieuseté.

Le 1er octobre, la séance débute par la poésie en quelque sorte obligatoire. Je ne la reproduis pas ici, parce qu'elle contient des précisions dont la publication serait inopportune. Sur ma demande, elle fut remplacée aisément par une autre, qui en conserve le sens avec la discrétion nécessaire. Jean ressemble à une fontaine : vous n'avez qu'à presser un bouton, cela coule.

Malgré les gardiens, les serrures,
Une pierre j'ai dérobé ;
Si devant moi des fermetures
Étalent leur rempart léger,
Elles ne peuvent résister,
Une pierre j'ai dérobé.
La nuit venait, la neuvième heure
Se nommait au clocher voisin ;
De madame D. la demeure
Se profilait dans le lointain.

Alors dans la nuit sombre et noire
Qui favorisait mon dessein,
Je l'ai déposée sur l'armoire
Chez madame D., quand soudain,
Ayant épuisé tout mon fluide,
Je suis resté anéanti
Sous le poids du travail aride.
Au matin je suis reparti.
Une pierre j'ai dérobé ;
Allez voir boîte, fiche et pierre ;
Une pierre j'ai dérobé,
Répondant à votre prière.

JEAN?

J'engage immédiatement la conversation avec Jean pour avoir des éclaircissements. « Vous avez donc pris cette pierre dans l'établissement X? — Oui, et vous irez chez madame D. où vous la trouverez. Je n'ai pu la porter que là, car madame D. est la seule personne, à part mon médium, à qui je pouvais prendre le plus de fluide. En entrant chez elle, c'est la première porte à droite et l'armoire qui fait face à la porte. — Quelle est cette pierre? — Vous le verrez ; vous en trouverez l'explication sur le papier jauni. — Pouvez-vous nous donner le texte de la fiche? — Je ne veux pas vous dire ce que vous saurez dans une demi-heure, si vous vous donnez la peine d'aller y voir. J'ai apporté la pierre avec la boîte qui la contenait et le papier en donnant l'explication. Allez voir, vous serez contents... Je vous donne ma preuve aujourd'hui, car mon médium m'a fourni plus de fluide et que je voulais faire plaisir à Mme M... » Celle-ci devait partir le lendemain.

Nous étions une douzaine de personnes à la séance. Nous nous transportons au lieu désigné, à mille mètres environ. Les indications sont parfaitement exactes. La pierre, un objet de très peu de valeur, est bien sur l'armoire, à la grande stupéfaction de la propriétaire de la maison et du médium. Je pose à Jean des questions. Il répond par l'écriture automatique, comme toujours, que, *pour dissimuler son enlèvement, il a rapproché d'autres boîtes*. Ce détail a son importance dans la suite de cette relation.

La fiche porte, en lettres très menues et légèrement effacées par le temps, cette inscription que je regarde à la loupe et qui est disposée ainsi :

Janiro Striatocostata
Canomen supérieur
Aubaterse

Cet apport nous mettait dans l'embarras. Que faire? Le garder?

Il ne nous appartenait pas et nous n'avions aucun moyen de le remettre à sa place, non seulement parce que nous ignorions celle-ci, mais aussi parce que l'établissement X n'était pas ouvert, à cette époque, au public. J'enfermai le tout dans une boîte que je ficelai en apposant un cachet de cire avec une marque spéciale et je demandai à Jean s'il pouvait rapporter la pierre à l'endroit où il l'avait prise. Il promit d'essayer.

Le 25 octobre, il nous dit : « Malgré tout, je n'ai pas pu ; je suis désespéré ; j'aurais tant voulu rapporter la pierre ; j'ai dépensé beaucoup de fluide et me suis inutilement fatigué. Il faudra donc que ce soit vous qui la rapportiez et la mettiez en place... Voici, vous allez aller tout à l'heure à l'établissement X. M. B. et le médium se dirigeront vers la fenêtre de la salle 1. A droite de la fenêtre, il y a une vitrine étroite fermée avec deux verrous et un bouton au milieu. Vous tournerez trois fois le bouton : vous tirerez doucement les verrous ; sur une étagère inférieure vous verrez des pierres, vous examinerez la couleur des boîtes, les comparerez avec celle que je vous ai apportée, puis remettrez la pierre entre les deux plus rapprochées, à peu près aux deux tiers de l'étagère, vers la gauche ; ensuite vous pourrez fermer et partir, votre mission sera terminée... Vous ne serez pas pris, je vous le promets. »

Munis d'une autorisation, nous nous rendons à la salle indiquée. Impossible d'ouvrir la vitrine, les verrous sont assujettis par du fil de fer. Le médium, très inquiet de la responsabilité que des malveillants pourraient faire peser sur lui et désireux d'en finir, voudrait libérer le verrou d'en bas ; mais à quoi cela servirait-il, puisqu'il faudrait aussi libérer le verrou d'en haut et on devrait, pour l'atteindre, monter sur une chaise ou une échelle et il n'y en a pas. De guerre lasse, nous déposons la pierre dans un placard vide et non fermé qui termine la vitrine et nous partons peu satisfaits, néanmoins soulagés de nous être débarrassés d'un objet, insignifiant, sans doute, mais qu'il nous était désagréable de détenir. Je constatai rigoureusement que les boîtes placées sur l'étagère inférieure étaient semblables à celle de l'apport et que, pour dissimuler l'enlèvement, plusieurs avaient été rapprochées, les intervalles qui les séparaient équivalant à la dimension de la boîte enlevée.

Dans une séance du 29 octobre, je dis à Jean : « Vous avez commis une erreur ; les verrous sont assujettis par du fil de fer ; impossible d'ouvrir. — Je le savais, répondit-il, j'ai voulu que vous vous rendiez compte de la difficulté ; puis, je vous ai suggéré l'idée de mettre la pierre en dessous où j'essaierai, n'ayant pas à dépenser mon fluide ou à l'égarer dans la distance, de la remettre en place. — Avez-vous bon espoir? — Oui, attendez quelques jours encore ; n'importe comment, elle sera remise en place. »

Le 6 novembre, le médium est singulièrement agité. La veille il

a été informé par l'écriture automatique que la pierre se trouve désormais à sa place. Nous entrons en séance. « Vous irez à l'établissement X, dit Jean ; vous verrez la pierre ; c'est la *neuvième* en partant de la fenêtre et la *treizième* en partant du mur. » Je me rends immédiatement sur les lieux avec le médium et une autre personne, confiant et cependant anxieux, car il s'agit d'un véritable miracle. Arrivé dans la salle, je me hâte vers la vitrine et, avant d'en être assez rapproché pour distinguer la pierre, je constate qu'il n'y a plus d'intervalles entre les boîtes : aucun doute, il s'est produit un changement. Un pas de plus, et je reconnais la pierre très saillante dans sa boîte et sur sa fiche. Je compte ; elle est bien au rang signalé, la neuvième en partant de la fenêtre, la treizième en partant du mur. Les verrous sont toujours assujettis par du fil de fer rouillé ; dans la petite armoire d'en bas, plus rien.

Jean a donc tenu sa promesse. Il a prouvé, par ce phénomène réalisé hors de la présence du médium, que celui du cimetière pouvait avoir aussi un caractère supranormal.

Les faits étant exposés, il s'agit maintenant d'aborder la discussion sur leur authenticité.

Alfred BÉNEZECH.

(A suivre.)

La découverte d'Edison et les forces de l'Au-delà

La presse universelle a été mise en émoi par la retentissante interview de Thomas Edison déclarant qu'il avait fabriqué un appareil perfectionné, d'une sensibilité telle que ce dispositif devrait permettre aux vivants de converser avec les morts. « Si les trépassés, a ajouté le célèbre inventeur, ne répondent pas aux vibrations de cet appel, c'est qu'il faudra renoncer à imaginer l'Au-delà ainsi que nous l'aurions conçu jusqu'alors ». Découverte merveilleuse et dangereuse à la fois ! Merveilleuse parce qu'elle émane d'un homme auquel le siècle dernier est redevable de ses plus prodigieuses acquisitions ou plus exactement de ses plus admirables utilisations scientifiques. Dangereuse également parce qu'Edison, qui se sépare heureusement de beaucoup de savants réfractaires en proclamant qu'il n'est pas impossible de jeter un pont électrique entre les deux rives, se hâterait trop promptement d'affirmer que la survivance est un mythe, uniquement parce que son appareil enchanté n'aurait pas fonctionné à sa satisfaction. C'est cet inconvénient qu'a parfaitement et immédiatement saisi le docteur Geley, qu'un journaliste interrogeait sur cette découverte sensationnelle. Le Directeur de l'Ins-

titut Métapsychique International, se gardant de toute opinion catégorique, évite, en effet, de suivre Edison dans une voie trop absolue. Précisément, les recherches qu'il a opérées dans le domaine psychique, les résultats qu'il a obtenus l'induisent à quelque scepticisme, touchant à l'efficacité rigoureuse d'un appareil intermédiaire dont la sensibilité ne doit pas, *à fortiori*, primer la sensibilité vérifiée, la sensibilité *humaine* du médium.

Cette appréciation, si prudente et si judicieuse, est entièrement conforme au sentiment exprimé par Camille Flammarion dont on vient de fêter le jubilé scientifique et populaire. Ce vulgarisateur illustre, qui se double d'un philosophe inspiré, a soutenu la même thèse que le plus réfléchi de nos métaphysiciens. Aucune mécanique, si sensible qu'elle soit, ne vaudra jamais, selon lui, le cerveau de l'homme, instrument divin, dont nous sommes loin encore d'avoir mis à profit les ressources infinies, ce qui revient à penser que la matière *fabriquée* de l'inventeur ne saurait égaler la matière *vivante* du médium. La puissance psychique réside effectivement en nous. Elle se dégage de nous. Elle est faite d'atomes impalpables qui correspondent à nos propres molécules. C'est son contact qu'appelle le fluide de l'âme désincarnée, qui ne peut se projeter sur l'écran de l'expérience qu'autant que nous l'éclairons avec la lumière, parfois insoupçonnée, recélée par des êtres sensibles. L'invention d'Edison consisterait donc à substituer une lumière artificielle à cette clarté naturelle. L'idée émise est d'ordre pratique, nullement d'ordre spirituel. On nous propose une commodité indubitable et non une preuve superflue.

Il était bon de marquer cette réserve, dès le seuil de la controverse engagée. Si la méthode Edison réussit, le psychisme aura trouvé, grâce à son application, un splendide instrument de précision. Si, au contraire, les populations de l'espace n'impressionnent pas les plaques adaptées qui leur seront offertes, nous nous refuserons à conclure avec un inventeur génial, mais qui pourrait être dépité, à l'inexistence démontrée du monde invisible. L'échelle, si hauts qu'en soient les degrés, n'aura pas simplement atteint les cimes. Nous prenons ainsi position en face de ceux qui murmurent : « Peut-être », à l'annonce du « miracle », et qui s'écrieraient : « Sûrement non », en cas de déception. Certains, cependant, se sont prononcés tout de suite et avec une virulence un peu pénible. Nous n'entendons pas parler ici des chroniqueurs en mal d'esprit, qui se sont emparés d'une proie facile pour exciter leur verve, dénonçant l'invraisemblance du sujet, reprochant à Edison de pécher par excès de fantaisie, sur ses vieux jours, et raillant jusqu'à écrire que si les âmes des trépassés subsistent quelque part, mieux vaut, et pour elles et pour nous, ne pas les déranger ! Nous sommes habitués à ces facéties, plus ou moins caustiques, de Parisiens, par ailleurs agréables, qui considèrent la Madeleine et la Bastille comme les pôles de l'Univers. Mais on a questionné

de grands savants, tous membres d'Académies ou de compagnies distinguées. Et ces messieurs sont partis d'un franc éclat de rire ! Ils n'ont pas de temps à perdre ! « Edison se fait illusion ! » s'est exclamé M. Branly. « Quand on est mort, c'est pour longtemps ! » a garanti M. Edmond Perrier. « Chaque fois qu'on a étudié de près un phénomène spirite, il était truqué ! » a assuré M. Laveran. « Je crains bien que nous n'attendions longtemps ! » a répondu le docteur Magnan. « Laissons-là ces rêveries ! » a conseillé le professeur Robin. « C'est une fumisterie ! » a nargué M. Marquenne. Cette série de sentences concordantes se termine par un jugement de M. Lippmann aimant à croire qu'Edison n'a jamais tenu les propos (lisons les divagations), qu'on lui prête. Pourtant, se demandera-t-on, pourquoi avoir interrogé, de préférence, des professeurs de physique, des naturalistes et des médecins? Le journaliste, qui les a visités, nous renseigne lui-même en nous avertissant qu'intentionnellement, il ne s'est pas adressé à des *psychistes* « qui eussent manqué d'impartialité ». De sorte que, systématiquement, ceux qui se sont familiarisés avec ces passionnants problèmes par leurs travaux, leurs recherches, leurs expériences, ont été exclus de cette enquête, sous prétexte que l'objectivité scientifique leur eût fait défaut ! Voilà bien qui évitera la confusion des genres ! On consultera désormais un zoologiste sur les mathématiques et un mathématicien sur la biologie. Nous récusons, quant à nous, la compétence de ces savants, éminents, chacun dans son genre, il va sans dire, mais qui, non imbus de la science et de la *prescience* infuses, ne se montrent, en dehors de leur spécialisation technique, qu'au travers de leurs préjugés sociaux, de leur foi cultuelle, de leur formation philosophique même. S'ils n'étaient *savants*, on les traiterait volontiers d'ignorants ; ils devraient, pour le moins, retenir que si la science n'a le droit de ne conférer ses parchemins d'authenticité qu'aux phénomènes inventoriés, elle a tort de s'arroger celui de *nier*, de parti-pris, ce qu'elle ne peut démontrer ou ce qui ne peut être démontré à son obstination contraire. Les découvertes de la science ne sont-elles pas là, fort nombreuses, pour inviter les savants à la prudence puisque telle génération d'entre eux qualifiait d'utopies ou de folies des vérités contrôlées et *devenues scientifiques* avec une génération suivante? Résumons le débat. Les derniers travaux d'Edison sont remarquables, dès à présent, et dignes d'une publicité mondiale, car ils établissent qu'un homme de génie, possédant le plus beau cerveau scientifique contemporain, admet la possibilité, non seulement de lever le voile de l'Au-delà mais de créer entre l'invisible et nous un courant de communications. Ici s'arrête l'inventeur. Nous qui avons, dans la mesure des limites humaines, exploré l'inconnu, nous qui ne doutons pas de la survivance des âmes et de *leur présence*, nous qui, déjouant des supercheries grossières et des stratagèmes délictueux, avons assisté, sans l'aide du moindre outillage moderne, à des expériences au cours des-

quelles se sont manifestées des forces invisibles, *indépendantes, intelligentes* et *identifiées*, nous enregistrons l'invention américaine, heureux si elle réussit, à l'avance consolés si elle échoue. Nous sommes comme ces gens qui, un peu avant l'apparition des chemins de fer, disaient : « Tant mieux si, grâce au rail, nous pouvons voyager plus vite. Autrement, nous voyagerons quand même ! » Nous aussi, nous continuerons de cheminer, soutenus, le long de la route, par les encouragements probants et les avertissements indéniables de l'Au-delà. Et ces révélations répétées, moralisatrices, n'ont pas besoin de passer par l'Institut pour être éloquentes et entendues !

MARCEL LAURENT.

La Conférence du Lambeth Palace

L'Église en face du Spiritisme

Discrètement annoncée dans les journaux britanniques, totalement ignorée par les journaux français, la Conférence des évêques de la communion anglicane a tenu ses assises, en Angleterre, au Palais Lambeth, du 5 juillet au 7 août dernier. Deux-cent-cinquante-deux évêques y participaient, sous la présidence de l'archevêque de Canterbery, le rév. R. I. Davidson. Ces prélats étaient venus de toutes parts. Et d'abord, de la métropole, puis de l'Inde (Calcutta, Assam, Bombay, Colombo, Dornakal, Lucknow, Madras, Nagpur, Rangoon), puis du Sud Africain (Capetown, Bloemfontein, Kimberley, Natal, Prétoria, Zululand) et encore, de la Nouvelle-Écosse, de Montréal et de Québec, d'Ontario, d'Ottawa et Toronto, de Colombia, de la Guinée, des Barbades, du Honduras, de la Jamaïque, de Sydney, d'Adélaïde, de Tasmanie, de Melbourne, d'Argentine, de Corée, les îles Falkland, du Fu-Kien chinois, de Gibraltar, Jérusalem, Khartoum, du Lagos, de la Chine du Nord, d'Osaka, de Perse, de Polynésie, de Sierre Leone, de l'Uganda, de Zanzibar, de Tennessee, d'Arizona, du Connecticut, du Kansas, du Maine, du Massachusetts et du Maryland, de Milwaukee et de Nebraska, du Texas et de l'Ohio, de Rhode Island et de Sacramento, du Dakota et de la Floride, de Vermont, de Virginia et de Washington. Le procès-verbal des réunions, entre autres rubriques, comportait : *Le Christianisme et les relations internationales, le problème des missionnaires, questions industrielles et sociales, le problème du mariage et de la morale sexuelle ; le spiritualisme, la Christian science, la Théosophie et le Spiritisme.*

Nous n'avons à envisager que le dernier thème de l'entretien des évêques de Lambeth. Nous savons quelles attaques a eu à soutenir notre doctrine de la part des diverses confessions religieuses. Nous

sommes d'autant plus satisfaits de constater que les représentants autorisés de l'église anglicane, loin de repousser le spiritisme, en acceptent des principes qui sont les nôtres.

Voici dans quels termes s'exprime, dans son compte rendu, le Comité chargé d'étudier les rapports qui existent entre le christianisme et le spiritisme :

Nous reconnaissons que de nouveaux phénomènes nous ont été présentés qui réclament une sérieuse investigation par la méthode scientifique. Les meilleurs psychologues sont d'accord avec nous pour conseiller la prudence et un contrôle sérieux de l'exercice indiscipliné des pouvoirs psychiques. La conférence, bien que prête à accueillir les nouvelles lumières sortant de ces recherches, demande avec insistance qu'une plus grande place soit donnée, par l'Église, à l'enseignement des vraies bases de la croyance chrétienne et de l'immortalité. La conférence reconnaît que les résultats d'enquêtes ont amené beaucoup de personnes à croire à la survie ; elle dénonce les grands dangers de vouloir faire une religion du spiritisme. La pratique de ce dernier, considéré comme un culte, subordonnant l'intelligence et la volonté à des forces inconnues, devient ainsi une abdication du contrôle personnel de soi-même.

Certains d'entre nous ont eu l'occasion de discuter avec des spécialistes ; nous ne demandons qu'à comprendre de notre mieux ; mais il nous est extrêmement difficile d'arriver à des conclusions satisfaisantes pour juger, d'une façon pratique, l'enseignement de ces groupes. Toutefois, nous reconnaissons leurs efforts communs en vue de combattre le matérialisme, d'éclairer l'esprit humain sur la possibilité de reconnaître la réalité de l'invisible et d'en obtenir quelques révélations.

La guerre a favorisé l'extension des phénomènes et des manifestations, il importe de les soumettre à un contrôle sévère. L'histoire de la Bible nous montre les inconvénients de l'abus des forces psychiques; aussi, jusqu'à ce que l'on voit plus clairement, comment ces forces peuvent être utilisées et contrôlées, l'Église, d'accord avec les psychologues, recommande la plus grande prudence.

Il n'y a rien d'essentiellement nouveau dans ce mouvement, ni dans les idées exprimées et dans l'enseignement donné. Il n'est pas difficile d'y reconnaître une renaissance des doctrines néo-platoniciennes.

Nous avons pour mission de maintenir les vérités fondamentales de la révélation chrétienne, d'appuyer sur elles notre espérance et notre conception de la vie future. Nous sommes cependant prêts à accepter les recherches, les critiques et les investigations scientifiques, dans les limites que la saine raison admet. — Nous voulons seulement nous garantir, et, en même temps, empêcher d'autres d'admettre, dans la pratique, des théories avant qu'elles ne soient établies sur des bases

solides et indiscutables. Cette conviction est déjà assise en ce qui concerne la télépathie et la subconscience.

Certains ont trouvé insuffisantes les consolations offertes par l'Église et se sont tournés vers la nouvelle doctrine ; des pasteurs réguliers ont été attirés par elle, ils ont estimé que la doctrine spirite leur donnait ce que l'Église ne leur fournissait plus. Cela nous montre que nous n'avons pas assez, ni complètement enseigné les grandes et simples vérités du christianisme en ce qui a rapport au surnaturel, et que nous n'avons pas assez expliqué les croyances sur lesquelles ces vérités sont appuyées.

Nous croyons qu'il y a urgence d'utiliser toutes les occasions qui nous sont offertes par la presse et tant d'autres moyens, pour donner d'une façon claire et précise, les renseignements sur ce que le christianisme possède concernant la vie de l'Au-delà et nos relations avec elle pendant notre existence sur terre.

Ce rapport, dont nous donnons les passages essentiels, nous montre que l'Église anglicane, dont beaucoup d'évêques éminents ont étudié le spiritisme, désire marcher résolument avec les progrès que la raison et le bon sens, contrôlés par la science, peuvent admettre.

Allan Kardec n'a jamais conseillé autre chose. Aussi, répétons-nous volontiers, aujourd'hui avec lui :

« Les temps sont arrivés où les enseignements du Christ doivent recevoir « leur complément ; où le voile, jeté à dessein sur quelques parties de cet ensei- « gnement, doit être levé ; où la science, cessant d'être exclusivement maté- « rialiste, doit tenir compte de l'élément spirituel, et où la religion, cessant de « méconnaître les lois organiques et immuables de la matière, ces deux forces, « s'appuyant l'une sur l'autre, et marchant de concert, se prêteront un mutuel « appui. Alors la religion, ne recevant plus de démenti de la science, acquerra « une puissance inébranlable, parce qu'elle sera d'accord avec la raison, et qu'on « ne pourra lui opposer l'irrésistible logique des faits.

« La science et la religion n'ont pu s'entendre jusqu'à ce jour, parce que, « chacune envisageant les choses à son point de vue exclusif, elles se repous- saient mutuellement.

« Il fallait quelque chose pour combler le vide qui les séparait, un trait d'union « qui les rapprochât ; ce trait d'union est dans la connaissance des lois qui « régissent le monde spirituel et ses rapports avec le monde corporel, lois tout « aussi immuables que celles qui règlent le mouvement des astres et l'existence « des êtres. Ces rapports une fois constatés par l'expérience, une lumière nou- « velle s'est faite : la foi s'est adressée à la raison, la raison n'a rien trouvé d'il- « logique dans la foi, et le matérialisme a été vaincu. Mais en cela, comme en « toutes choses, il y a des gens qui restent en arrière jusqu'à ce qu'ils soient « entraînés par le mouvement général, qui les écrase s'il veulent y résister au « lieu de s'y abandonner. C'est toute une révolution morale qui s'opère en ce « moment et travaille les esprits ; après s'être élaborée pendant plus de dix- « huit siècles, elle touche à son accomplissement, et va marquer une nouvelle « ère dans l'humanité. Les conséquences de cette révolution sont faciles à pré- « voir ; elle doit apporter, dans les rapports sociaux, d'inévitables modifications,

« auxquelles il n'est au pouvoir de personne de s'opposer, parce qu'elles sont « dans les desseins de Dieu et qu'elles ressortent de la loi du progrès, qui est « une loi de Dieu ».

Quel contraste entre la grande église anglicane et l'église catholique romaine !

La première, reprenant dès le seizième siècle sa liberté, en rompant avec le pape Clément VII, continue son action moralisatrice, toujours préoccupée de diriger ses fidèles dans la voie du progrès, vers des destinées toujours meilleures, toujours plus hautes.

L'autre, drapée dans son infaillibilité, cherchant à dominer les consciences, étouffe tout raisonnement, entrave toute évolution pouvant porter atteinte à son hégémonie. Il faut croire aveuglément tout ce qui vient de Rome. Jugeons-en plutôt par la note que nous relevons dans le journal *La Croix* du 11 octobre dernier :

« Des faits récents prouvent qu'il est de la plus haute utilité de rappeler la « décision suivante : A la réunion plénière des cardinaux du Saint-Office, tenue « à Rome le mardi 24 avril 1917, avait été proposée la question suivante : « Est-« il permis de se mêler à des manifestations ou à des conversations spirites « quelconques, comportant ou non un « médium », mélangées ou non d'hyp-« notisme, même lorsqu'elles ont des apparences honnêtes et pieuses, soit en « interrogeant des âmes ou des Esprits, soit en écoutant les réponses, soit en « regardant seulement et avec protestation tacite ou expresse de ne vouloir « entrer aucunement en relation avec les démons? »

« Les R. R. et E. Em. cardinaux ont répondu : « *Negative in omnibus,* : non, « sur tous les points. »

« Le Jeudi 26 avril suivant, le Saint-Père a confirmé la résolution des E. Em. « Pères.

« Saint-Office, 27 avril 1917. (*Acta*, 1er juin 1917).

Cette note n'a pas besoin de commentaires. Nous laissons à nos lecteurs le soin d'en tirer les conclusions.

RÉMIA.

Revues et Journaux

Le *Bulletin de l'Institut métapsychique international*, dont le premier numéro impatiemment attendu a paru au mois d'octobre, est destiné à accomplir, en France, l'œuvre poursuivie avec tant d'autorité par les *Procedings of the Society for psychical research* en Angleterre et le *Journal of the american Society for psychical research* en Amérique. La nouvelle publication, si nous en jugeons par ce specimen, sera l'émule de ses aînées et constituera, plus tard, une collection extrêmement précieuse.

Le *Bulletin* paraît sous l'habile direction du docteur Geley et avec l'appui moral d'un Comité dans lequel figurent quelques-uns de nos savants les plus éminents : on ne saurait naître sous de meilleurs aus-

pices. Une revue a, pour ainsi dire, une physionomie qui la distingue des autres, à moins qu'elle n'ait aucune originalité, ce qui est encore une manière de se distinguer, mais en inspirant une sorte de pitié. Celle-ci produit dès maintenant l'impression d'un personnage de haute condition, entouré d'hommages, esprit critique et fin, indépendant et désintéressé dans la recherche de la vérité, solidement établi sur le terrain scientifique, préoccupé surtout de recueillir des faits sévèrement contrôlés, et, comme il s'agit de phénomènes supranormaux, on devine l'attrait passionnant qui en résulte, même pour des lecteurs non préparés par des études spéciales.

Le *Bulletin*, malgré son caractère très positif, ne s'interdit pas de rechercher l'explication des phénomènes. Il ne se prononce systématiquement ni pour l'hypothèse du subconscient ni pour le spiritisme. On sent néanmoins qu'il n'a aucune prévention contre celui-ci ; il le prend fort au sérieux, contrairement à certains savants qui l'éliminent volontiers, parce qu'ils ne veulent pas se donner la peine d'en faire une étude approfondie. Il procède avec beaucoup de prudence et, s'il lui manque l'enthousiasme et la flamme de l'apôtre, il est possible que sa manière pleine de réserve contribue puissamment à la propagation du nouveau spiritualisme, pour le bien de notre démocratie si mal éduquée par le matérialisme.

Les articles sont classés sous trois rubriques : d'abord les *Travaux originaux*, puis le *Métapsychisme dans le monde*, enfin la *Bibliographie*. Il y a là de quoi être abondamment renseigné sur un mouvement d'idées qui s'étend partout à cette heure avec la puissance irrésistible de la marée montante. A. B.

Je sais tout (15 septembre) publie sous la signature de Georges Houard, un intéressant article sur : *Les mystères du Psychisme* dont voici la préface :

« La question si discutée des forces psychiques que *Je sais tout* n'avait jamais « voulu aborder est, à présent l'objet des recherches les plus sérieuses. Après « William Crookes, voici qu'un autre savant anglais, d'une incontestable valeur, « affirme sa croyance en la réalité des phénomènes psychiques ; des sociétés « graves et scientifiques comme l'Institut Général Psychologique semblent « partager ce point de vue. Dans ces conditions, nous ne nous croyons plus « autorisés à observer, sur ce sujet, le silence que, jusqu'ici, nous avions rigou- « reusement gardé. »

M. Georges Houard fait assister le lecteur aux conférences données, à l'amphithéâtre de médecine du Collège de France, par le professeur Alexandre Bertrand, sur les expériences du Docteur Crawford ; conférences très instructives dont nous avons rendu compte dans le numéro de notre Revue du mois de Juin.

Je sais tout reproduit des clichés photographiques et notamment celui d'une séance de lévitation à laquelle assistait MM. Edouard Branly, Debienne, Ochorowicz et Serge Youriévitch. Ce document photogra-

phique, montrant la table soulevée d'un mètre environ, est certifié parfaitement authentique par M. Youriévitch, Vice-président de l'Institut Général Psychologique.

M. Georges Houard constate que les membres de l'Institut général psychologique ont suivi, avec un immense intérêt, les travaux du savant anglais dont les remarquables résultats obtenus viennent confirmer ceux obtenus avec le célèbre médium Eusapia Palladino en présence de MM. Pierre Curie, d'Arsonval, Branly, Bergson, Mme Curie, etc. ; il dit que l'intérêt de ces expériences réside surtout dans le fait que celles de Crawford viennent corroborer les expériences que nos éminents savants ont obtenu, il y a déjà longtemps.

Après une enquête faite auprès d'autorités telles que MM. Branly, Camille Flammarion, Charles Richet, Youriévitch, etc., le collaborateur de *Je sais tout* conclut : « Il nous semble que l'opinion de ces savants ne laisse, en somme, aucun doute sur la réalité des forces inconnues et cela suffit, à notre sens, pour que le problème du psychisme soit étudié avec toute l'attention qu'il mérite. »

M. Jean Finot consacre, dans la *Revue Mondiale*, quelques pages éloquentes au nouveau livre de M. Camille Flammarion « La Mort et son Mystère » dont nous citons la conclusion :

« On lira, avec un intérêt passionné, les témoignages innombrables de l'existence des facultés et des phénomènes de l'âme supra-normale que contient l'ouvrage de Flammarion. Il se propose, ensuite, dans les volumes suivants, d'étudier les manifestations qui accompagnent l'*apparition* de la mort, de même que celles surgissant *après la mort*.

D'ores et déjà, il faut se rendre à l'évidence que même pour ceux qui contestent la doctrine intégrale de la survie, Camille Flammarion restera comme un des défenseurs les plus éloquents et les plus scientifiques de l'existence autonome de l'âme humaine.

De même qu'il a su, d'après l'expression pittoresque de Henri Poincaré, « relever vers le ciel des yeux qui ne s'étaient jamais détachés de la terre », il réussit aujourd'hui à enchaîner la science à l'existence réelle de l'âme.

N'oublions pas que Flammarion a voué presque toute sa vie à la délivrance de toutes les entraves et des préjugés qui niaient ou discréditaient son existence aux yeux des êtres pensants.

Nous assistons, de la sorte, au couronnement d'une longue carrière qui vaudra à mon illustre ami, et j'en suis profondément convaincu, une reconnaissance grandiose de l'humanité de demain. »

Les Annales politiques et littéraires (17 octobre), commentant l'invention d'Edison, pensent que ce physicien réaliste, après avoir puissamment contribué à l'amélioration des conditions terrestres de l'humanité pour accroître son pouvoir, se sent lui aussi, aujourd'hui, impérieusement sollicité par le terrible problème : « Que sommes-nous, que devenons-nous? » C'est généralement au déclin de l'âge que le tourment s'avive, dit l'auteur de l'article. Les grands cerveaux subissent cette angoisse et ce vertige.... Victor Hugo, Vacquerie et Mme de Girardin, réunis à Jer-

sey, sondaient les mystères de l'*inconnu*, à l'aide d'une table révélatrice. Victorien Sardou écrivait sous la dictée de Mozart. Le catholique François Coppée entendait, à de certains moments, dans les circonstances graves de sa vie morale, une voix. « Lorsque j'avais du chagrin, raconte-t-il, ou que j'étais mécontent de moi, souvent elle m'a fait du bien par son accent de pitié ou de gronderie, en consolant ma peine intime ou en me reprochant ma pensée coupable ». Paul Bourget, rappelant le mot profond du professeur James, de Boston (« Nous vivons à la surface de notre être »), le confirmait en disant : « Nous n'utilisons qu'une part restreinte de notre responsabilité, l'écorce de notre moi. Il existe au-dessus ou au-dessous de nous-mêmes, des forces inexplorées et obscures, un océan. » Sully Prudhomme, ardent émule d'Allan Kardec, passionné d'occultisme, annonçait-il le magicien Edison, lorsque, à la fin de son poème. *Le Monde des Ames*, il écrivait :

Qui sondera cet univers
Et l'attrait puissant qui le mène?
Viens, ô Newton de l'âme humaine
Et tous les cieux seront ouverts.

L'Étoile (1) dont le premier numéro (novembre) vient de paraître, sous la direction de M. Henri Regnault, l'infatigable propagateur des idées spiritualistes modernes, poursuit une action philosophique, moralisatrice et de rénovation sociale. Le premier numéro contient un bon article intitulé : « Le spiritisme n'est pas une religion ».

Chronique Étrangère

Les manifestations spirites signalées par la presse de l'étranger sont, pour ce mois encore, extrêmement nombreuses. Il semble même que, dans l'ensemble de ces publications, on constate le désir de faire la plus large place à l'étude des « phénomènes » en accordant, à la « doctrine » une place quelque peu secondaire. Il n'en fut pas toujours ainsi. Est-ce à dire qu'instinctivement conseillés par le sens de la *meilleure actualité*, nos confrères de tous pays estiment plus nécessaire, pour le présent, d'accumuler les preuves que de commenter les principes généraux du spiritisme? Cela est fort possible et la thèse pourrait en vérité se soutenir qu'il est important par dessus tout, en ce moment, d'apprendre à ceux qui croient déjà et de démontrer à ceux qui ne croient pas encore, que les manifestations se multiplient de jour en jour, *comme pour entraîner l'humanité, de gré ou de force, à l'acceptation de la Réalité de*

(1) Abonnement : 3 fr. 50 par an, 30, rue Chalgrin à Paris.

la Survivance des morts. Ces signes matériels qui nous viennent quotidiennement de l'Au-delà et de l'Astral sont comme autant d'avertissements aux uns et aux autres, également prévenus, par l'abondance et l'autorité des faits, que le Spiritisme remportera, avant peu d'années, d'éclatantes victoires sur le matérialisme et la nuit profonde entretenue depuis près d'un siècle et demi par les négateurs de l'Ame et de Dieu son créateur.

En Angleterre, c'est M. Arthur M. Heathcote qui peut entrer en possession de la photographie de son fils mort à la guerre, dans les étonnantes conditions qu'il relate au numéro du 28 août du *Light*. Le corps du jeune homme n'a pas été retrouvé sur le champ de bataille. La famille désespère donc de revoir jamais les chers souvenirs, — bague, portefeuille, — qu'on aurait pu recueillir sur le défunt. Ah ! si, au moins, on possédait une photographie de lui, en Tommy ! En existe-t-il? Pour le savoir, le père se laisse conduire dans une maison amie où l'on a l'habitude de consulter la table. Il prend place parmi les assistants et... l'esprit de son fils intervient presque aussitôt. Il dit qu'une photographie du cher disparu et de quelques camarades a été prise, en groupe, par un certain capitaine Clark. Que l'on recherche le capitaine et l'on aura l'épreuve désirée. Après de longues démarches, la famille, remplie d'espoir, retrouve l'officier, lui écrit. Et il répond qu'il aurait envoyé la photographie depuis longtemps s'il avait su où l'adresser. Il la joint à sa lettre. Le brave enfant est là, au milieu de ses frères d'armes. Comment M. A. M. Heathcote et les siens ne seraient-ils pas désormais de fervents spirites?

Certes, ce fut là un avertissement bien heureux pour une famille en deuil. Non moins heureuse fut la prémonition de Mme Gladys Davies, médium du Sud Africain, qui, rendant visite au directeur d'un journal londonien, eut le sentiment impérieux qu'un incendie ne tarderait pas à éclater dans la maison. Ayant fait part de cette communication, elle quitte Londres, s'embarque et en arrivant dans son pays, apprend qu'en effet le feu a pris dans l'un des bureaux du journal. De même nature est le cas de M. Ed. D. Rogers. Il vient, pour affaires, à l'agence de la « National Press », à Londres, et, tout-à-coup, il a l'impression que de graves détériorations menacent les machines à imprimer. Au *manager*, il confesse son inquiétude. On l'écoute et, sans rire d'un avis si étrangement donné, on descend aussitôt dans les ateliers, où, après une minutieuse investigation, on découvre, dans une partie essentielle de l'outillage, un fâcheux déplacement de rouages qui bientôt eut pu entraîner de très fâcheuses conséquences dans toute la machinerie.

Dans un tout autre ordre de faits, voici l'intéressante manifestation que mentionne l'organe spirite *Aurora*, de Rio-de-Janeiro. Récemment, nous demandions à nos confrères étrangers d'appuyer, autant que possible, de sérieuses références les faits spirites particulièrement

sensationnels dont ils pourraient être informés. *Aurora* a pris soin de faire établir, dans le cas dont nous allons parler, des attestations positives et signées de personnalités pleinement qualifiées. Le remarquable cas d'Amélia de Campos Ribeiro paraît donc indiscutable. Cette femme habite à Retiro, près de Juiz-de-Fora, chez M. Fraza, homme de lettres. Malade quelques jours, elle décède, un soir, et, appelée de loin, arrive la fille de la défunte qui, à peine au chevet mortuaire, *voit* soudain, debout près du corps étendu, l'esprit de sa mère et s'entend dire par lui : « Ne pleure pas ; mes souffrances sont terminées. Il ne faut pas pleurer les morts. » Aussitôt, elle avertit les personnes présentes de ce phénomène de clairvoyance et de clairaudiance, et dans le même moment, elle se sent soulevée de quelques centimètres au-dessus du sol et portée vers le lit. Elle n'est déposée à terre qu'après avoir adressé à Dieu une courte prière.

C'est en Amérique du Sud que s'est produit le cas de photographie suivant, que l'on pourrait rapprocher de celui qui est relaté ci-dessus. Nous en devons la communication à notre confrère *O Clarim*. A Pirahy a lieu un assassinat. On arrête le meurtrier. La police conduit cet homme devant l'appareil pour l'établissement des fiches anthropométriques, et sur l'une des épreuves, derrière la tête, on aperçoit très nettement le visage de la victime. Impossible de nier : c'est la véritable signature du crime. Un exemplaire de cette photographie a été exposé pendant quelque temps à la vitrine du journal *Cidade de Faxina*.

Un intéressant cas de télépathie a été enregistré par le journal *Concordia*, de Vigo. Un garçon de café vivant dans le centre de l'Espagne, apprend, en plein travail, par une subite et terrifiante intuition contre laquelle il ne peut réagir, que son frère et sa belle-sœur viennent d'être assassinés à Santander. Profondément troublé, il demande à aller s'enfermer chez lui, se couche, pleurant et fiévreux, hanté par l'image du crime. Le soir même, son patron reçoit, de Santander, un télégramme où la nouvelle de l'assassinat est confirmée et où on lui demande de prévenir son employé avec prudence, car on connaissait la vive affection des deux frères.

Pour contribuer à l'histoire universelle de la survivance de l'esprit, il n'est pas inutile de rappeler que, tout au contraire des peuples civilisés, les tribus sauvages les plus primitives croient à l'âme vivante des défunts. Une correspondance récemment adressée au *Times* fait état d'une stupéfiante croyance partagée par tous les aborigènes vivant, en Australie, aux abords de Oenpelli et de la rivière Liverpool. C'est un spiritualisme bien élémentaire qui inspire ces cannibales en les incitant à manger ceux d'entre eux qui meurent loin de leur village natal : « A défaut de cette précaution, disent-ils, les esprits de ces morts ne pourraient jamais retourner au lieu où ils ont vécu et devraient désespérer de s'y réincarner. » Pratique effroyable assurément, mais qui,

au moins, nous instruit de l'existence de l'idée de la survie et de la réincarnation chez des êtres de la plus basse catégorie, dans l'échelle humaine.

Un fait comme celui qui suit, n'eut semblé, aux yeux des médiums, qu'une fortuite coïncidence il y a encore un quart de siècle. Pourtant, aujourd'hui, beaucoup de docteurs américains, inclinent à admettre qu'il peut y avoir une intervention psychique dans le cas de Clarence et de Clara Marsh, intervention que la science ne comprend pas et que le spiritualisme explique. La jeune Clarence Marsh, habitant l'État d'Ohio, tombe malade et on lui fait prendre un anesthésique pour l'opérer. Au moment où la médication est administrée, Clara, jumelle de Clarence, vivant à 275 milles de là, dans le Maryland, est prise de nausées et est saisie par la fièvre. Les savants s'étonnent de cette rencontre curieuse, et, après enquête, découvrent que, depuis leur naissance, Clara, bien qu'à distance, subit, au même moment, des reflexes physiologiques de toutes les maladies ou indispositions de sa sœur.

Voici quelques semaines, il a été publié, par une presse généralement ironique, que le fantôme d'une dame du temps de Louis XVI se promenait dans les jardins de Trianon, à Versailles. Qu'il y ait eu là, ou non, un phénomène de clairvoyance chez ceux qui relatèrent la venue du fantôme, nous n'avons pas à en décider, mais toujours est-il que la question intéresse le *Light* qui, dans son numéro du 2 octobre, évoque de curieux précédents à cette histoire. En 1911, Misses Elisabeth Morison et Frances Lamont publiaient un ouvrage intitulé *An adventure*. Elles y racontaient plusieurs visions de personnes et de choses appartenant à la période de Marie-Antoinette, visions qu'elles avaient eues dans le parc de Versailles. D'autre part, en 1916, le Dr Hyslop, dans le journal américain des Recherches des Sciences psychiques, parlait d'un M. et d'une Mme Crooke qui, de 1907 à 1909, vivaient rue Maurepas, à Versailles, et qui eurent eux aussi des visions de ce genre. Plusieurs fois, des élégantes à la mode de 1789 leur étaient apparues près de la laiterie, où elles entraient bien que les portes ne fussent point ouvertes. C'est d'un spectacle de ce genre que fut récemment témoin le journaliste anglais Victor J. Puleston, à la même place. Il vit une femme passant entre les arbres, marchant vers les bâtiments ; elle était vêtue comme on l'était, à la cour, il y a 131 ans. Elle heurta à une porte qui s'ouvrit aussitôt. Intrigué le reporter s'en fut, lui aussi, frapper au seuil, mais personne ne vint l'y accueillir.

Enfin, nous dirons comment, du fond du lac de Zurich, deux aviateurs avertirent de leur mort les membres de la famille Cooper qui faisaient une séance de table, dans leur maison du 92, Manor Park Road, à Londres. Un esprit se présente et dit : « Je suis le pilote Riva et je me suis perdu avant-hier. » Suivent une série de questions et de réponses : « Vous étiez en avion? — Oui. — Quelle nationalité? — Italienne. —

Un accident? — Oui, au fond de l'eau. — Comment cela s'est-il produit? — Rupture d'hélice. » L'entretien, interrompu, est repris dans la soirée. « Qui êtes-vous? — Layer, pilote, ami de Riva. — Étiez-vous avec lui? — Oui, dans l'avion dont l'hélice s'est rompue. — Où êtes-vous? — Au fond du lac. D'ailleurs, lisez les détails dans le *Telegraph*. »

Le journal *Le Telegraph* vient de paraître. On l'ouvre et on y trouve cette dépêche de Zurich : « Ce matin à 9 heures 1/2, un aéroplane est tombé dans le lac près du Casino. Le pilote et son compagnon se sont noyés. Le corps de l'un d'eux a été ramené au rivage et des papiers trouvés dans les poches, on en a déduit qu'il s'agissait de deux pilotes, l'un italien, nommé Riva et l'autre, finlandais, nommé Layer. On croit que l'accident s'est produit du fait d'une rupture de l'hélice. » La dépêche portait la date de l'avant-veille, et cette si remarquable communication est publiée par *The International Psychic Gazette*, dans son numéro d'octobre.

Les progrès du spiritisme dans le monde.

A Luz, de Maccio, publie un article reproduit par diverses revues sud américaines, article qui semble prouver, dans le clergé catholique brésilien, une certaine évolution favorable au spiritisme. Constatation intéressante à noter : elle correspond, à l'autre bout du monde, aux « concessions » que viennent de faire à notre doctrine les évêques de l'église anglicane réunis au palais londonien de Lambeth : « Le spiritisme n'est pas complètement une supercherie, reconnaît enfin *O Semeador*, organe du clergé catholique de l'état de Cyritiba. Il existe. C'est une réalité. Les faits qui le prouvent sont nombreux. Il n'est pas possible de douter de certains phénomènes qui se produisent dans les séances spirites. Toute la question est de savoir quel est l'agent auteur de ces phénomènes. Nous pensons que c'est un mauvais Esprit. » Qu'importe que l'église brésilienne croie aujourd'hui qu'il s'agit d'un... mauvais esprit. Le tout est quelle croie à l'intervention de l'Esprit, quel qu'il soit. Un jour viendra où elle rayera l'adjectif péjoratif et admettra avec nous qu'il y a de bons Esprits.

Les spirites du Mexique, sont arrivés à la conception du catéchisme spirite pour enfants. *El Siglo Espirita*, revue de Mexico, publie, depuis des mois, un enseignement du spiritisme par demandes et réponses, pour les tout-petits, enseignement très bien compris et qui mériterait, certes, d'être traduit. Nous ne pouvons que le signaler à qui aurait le temps de se consacrer à cette œuvre utile.

Nous avons reçu l'importante publication cubaine *Alba* qui, en ses fascicules 16, 17, 18, 19 donne toute la substance des travaux et des conclusions du récent congrès spirite de Cuba. Parmi les vœux et projets, nous retiendrons la formation de ligues contre l'ignorance sous toutes ses formes, l'abolition de la peine de mort, la création d'une ligue

panspirite, d'une « Société des écrivains spirites » dont les membres auraient la tâche de persuader *tous* les journaux de la nécessité d'ouvrir une « Rubrique de l'Esprit », la lutte contre tous les fanatismes, l'enseignement officiel du spiritisme comme science, philosophie et morale, etc.

Enregistrons la publication nouvelle, à La Plata, de la revue *Anales de psicologia y sociologia*. La jeune revue, bien présentée, est l'organe de la Société spirite « Lumière de l'Avenir ». La profession de foi est excellente : « Nous ne serons pas le porte-voix d'intérêts mesquins et particuliers, mais l'intermédiaire de tous ceux qui tendent vers un idéal supérieur ». Au premier fascicule, un article important est consacré à l'Institut métapsychique de Paris. On trouve dans le même numéro le procès-verbal d'une séance tenue à La Plata et où furent « apportés » par les esprits divers objets de métal, de fabrication très ancienne, dont l'un — une sorte de médaille — portait l'inscription *Kahirah* et dont l'autre était engravé d'une figure humaine à longs cheveux ; un troisième offrait l'image d'un buste de femme, les bras levés.

L'Union Belge du Spiritualisme moderne a tenu, le 19 septembre, à Bruxelles, son premier congrès national. M. Houart a ouvert la séance. On procèda à l'élection du bureau pour 1920-1921. Furent élus : Présidents honoraires, MM. Fraikin et Houart ; Président, M. Ed. Fritz, de Liége ; Vice-Président, Aug. Verschuren, de Bruxelles ; Vice-Présidente, Mme Jeanne Hortis, de Bruxelles ; trésorier, M. Walthery, de Liége ; Secrétaire général, M. J. Dardenne, de Bruxelles ; Secrétaire-adjoint, M. F. Pierette, de Mons. M. Dardenne fut confirmé en qualité de rédacteur en chef de la *Revue* et M. Van Gebergen comme administrateur. On choisit Charleroi comme siège de la prochaine réunion.

D'intéressants rapports ont été ensuite soumis à l'appréciation des membres du congrès : entre autre, un exposé très scientifique de M. Dardenne sur la photographie transcendantale, une étude de Mme Hortis sur la collaboration féminine. MM. Van Gebergen et Dardenne appuyèrent la motion de la participation des femmes aux travaux du comité, motion qui fut adoptée. M. Evard exposa ses idées sur la création d'une commission scientifique médicale, chargée du contrôle des faits médianimiques et magnétiques ; ses conclusions furent approuvées. Très applaudis aussi MM. Connyncks et Verschuren, d'Anvers; M. Gabeau et Mme Lydie Delhays, de Bruxelles, qui exposèrent d'intéressants faits constatés dans ces deux Sociétés.

M. Cassiopée.

Échos des Sociétés

Lyon. — Le Président de la *Société d'Etudes Psychiques*, M. Mélusson, a fait, le 17 octobre, à la Salle des fêtes de la mairie du 6e arrondissement, une très intéressante conférence. Il a pris comme sujet : « La Vérité sur le Spiritisme ».

Il était utile d'éclairer et de mettre en garde le public contre les exploiteurs du spiritisme genre Bénévol. Le conférencier a eu un gros succès : plus de quinze cents auditeurs emplissaient la vaste salle et on estime que plus de cinq cents personnes n'ont pas trouvé de places.

Cette jeune Société, qui compte déjà deux cents membres actifs, a dressé un vaste programme pour 1920-1921, comprenant une Section de Spiritisme et une Section de Magnétisme. Elle a installé une bibliothèque, mise gratuitement à la disposition des sociétaires, créé un ouvroir, dirigé par les dames sociétaires, ainsi qu'une œuvre d'assistance aux pauvres et aux vieillards.

Grenoble. — Le groupe « *Lumière et Charité* » avait organisé le 16 octobre, une conférence sous la présidence de son éclairé et dévoué président, M. Dourille, assisté par la sympathique secrétaire, Mlle Béranger et le vigilant trésorier M. Grenier.

La distinguée conférencière Mme de Beauvais a su, avec le talent tout particulier qu'elle possède, tenir, pendant de trop courts moments, l'auditoire sous le charme de sa parole. Elle a exposé, dans un style des plus littéraire, les manifestations de l'âme.

On s'est quitté émus, enthousiasmés, non sur un adieu, mais sur un au-revoir.

Nous sommes heureux d'annoncer que le groupe « Lumière et Charité » a adhéré, comme la plupart des sociétés et groupes, à l'Union Spirite Française.

AVIS

Nous prions nos lecteurs dont l'abonnement se termine avec le numéro de Décembre 1920, de bien vouloir nous faire parvenir le montant de l'année 1921, en un mandat-poste à l'adresse de Monsieur Paul Leymarie, 42, rue Saint-Jacques, Paris (Ve).

Les opinions émises dans les articles que publie la Revue, *doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que la responsabilité de ceux-ci.*

L'Éditeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

PARIS. — IMP. DUBREUIL, PÉRÉBEAU ET Cie, 13, RUE CLAUZEL